Car le problème que pose un tableau si structuré est bien là. Ces villes semblent fonctionner seules. Elles traversent le temps sans que l'on sente bien les contrecoups des graves crises qui les ont secouées. Les relations ville/campagne, les relations de pouvoirs (quotidiennes), les oppositions pouvoir central/pouvoirs locaux, la citadinité (qui était le Cairote ou l'Alépin du XVIIe s. ?), la culture urbaine, autant de notions mal définies, même si on peut les retrouver en filigrane tout au long des chapitres. Le choix d'une approche quasi-structurale de ces sociétés finit par faire oublier le grand remue-ménage de groupes sociaux qui marque par ailleurs le XVIIIe s., auquel l'auteur consacre de fortes pages mais qui finissent par passer au second plan dans l'économie générale de l'ouvrage. Or la force et l'originalité du livre tiennent aussi dans l'option qui est prise de mettre en avant la ville comme corps social, comme corps fini. Il ne s'agit pas seulement de proposer au lecteur une mise au point que d'autres travaux viendront compléter ou contredire. Certes, l'accent est porté sur les derniers acquis de la recherche : la population des villes, le statut des minorités, l'ordre et la violence, les impasses, le rôle des waqfs, les relations commerce-artisanat ou encore les types différenciés d'habitat, sont autant de points (j'en ai retenu un par chapitre) qui devront interdire d'inutiles dérives aux chercheurs. De même, les plans et schémas accumulés, de l'Algérie à l'Iraq, pourront servir de base documentaire. Et l'apparat critique permettra de mettre à jour une bibliographie très éclatée. Mais l'essentiel est ailleurs. Il tient dans une approche systématique, aux exclusions conscientes, à commencer par celle des idéologies dominantes. Les questions soulevées sont à la mesure de ces choix.

Aussi, quoi qu'en écrive A. Raymond, le livre publié chez Sindbad dépasse-t-il largement l'objectif d'une synthèse « limitée ». La sélection qui le sous-tend, les objectifs qui l'animent, prennent à contre-courant bien des idées reçues et permettent d'éclairer d'un tout autre jour les périodes postérieures. La « fixité » du sujet en était une condition. Et il y a là du coup une leçon fondamentale pour l'historien : réussir à construire (car c'est bien de cela qu'il s'agit) la coupe transversale d'une société, à un moment donné, c'est déjà s'interdire de procéder par déductions. Et si certaines mises en perspectives manquent encore, c'est parce que le travail de déblaiement entrepris par A. Raymond n'est pas encore achevé. L'essentiel est de procéder par choix cohérents. Devant des sociétés musulmanes contemporaines écrasées par le poids des représentations mythiques, A. Raymond tend le miroir d'une analyse qui allie lucidité et savoir. Nous sommes loin de la simple reconstruction érudite.

Robert ILBERT
(Université de Provence)

Leila TARAZI FAWAZ, *Merchants and migrants in nineteenth century Beirut*. Cambridge-London, Harvard University Press, 1983. 24 × 16 cm., 182 p.

Au cours du XIXe siècle, la ville de Beyrouth a vécu une mutation spectaculaire et radicale. Le petit centre régional de 6.000 habitants est devenu une ville de 120.000 âmes, aux fonctions multiples et au rayonnement méditerranéen. En même temps, l'histoire de ce qui allait devenir le Liban s'inscrivait dans la croissance urbaine : un monde marqué par l'expansion européenne,

BCAI 3 (1986) L. Tarazi Fawaz: Merchants and migrants in nineteenth century Beirut, recensé par R. Ilbert
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

par l'importance des communautés chrétiennes, par la mise en place de tout un réseau de relations personnelles au sommet de la hiérarchie sociale. C'est à décrire cette mutation que Leila Fawaz s'est attachée. En étudiant la croissance prodigieuse de la ville, elle n'a pas voulu nous donner un essai de géographie historique. Elle a cherché à comprendre quels furent les changements locaux, régionaux et internationaux d'une époque dominée par la poussée européenne et la Révolution Industrielle.

Bien sûr, on pourrait se contenter d'inscrire la création de la nouvelle ville de Beyrouth dans un cadre général relativement simple, marqué par trois éléments : la domination des villes-ports sur les villes de l'intérieur au XIXe s., la prééminence du secteur commercial sur le secteur industriel, et le renforcement des élites européennes ou protégées par les Européens. Du coup, l'analyse retrouverait le cadre maintenant traditionnel des impérialismes. Mais Leila Fawaz n'a pas de mal à démontrer la faiblesse de telles approches (même s'il ne s'agit pas de les refuser en bloc). Ce qui se met alors en place est beaucoup plus complexe. Il suffit de lire les récits de vies qu'elle nous propose (et qui sont parmi les meilleures pages de son livre) pour saisir la complexité des réseaux qui se tissent et qui expliquent en partie l'inextricable puzzle du Liban contemporain.

La cité, semble-t-il, a évolué en trois périodes, sensibles tant au niveau démographique qu'au niveau administratif ou social. Grossièrement : les années 1830, les années 1870 et les années 1900. Marquées par les hésitations du pouvoir ottoman après le départ d'Ibrāhīm Bāšā jusqu'à la création de l'*eyālet* de Beyrouth, qui exprime la reconnaissance administrative du rôle de la cité, en 1888. Cette chronologie est rythmée très fortement par les chocs politiques et sociaux suscités par l'occupation égyptienne d'abord, par les troubles de 1860 ensuite. C'est d'ailleurs à cause de ces troubles que Beyrouth apparaît de plus en plus comme le refuge des communautés chrétiennes, jusqu'à devenir la première ville de l'Empire dominée par les chrétiens. La ville décadente et sombre de la fin du XVIIIe s. devient dans les années 1850 un véritable centre, alors que les montagnes libanaises vivent la crise que Dominique Chevallier a magistralement décrite dans la *Société du Mont Liban*. Mais cette fonction de refuge ne crée pas seulement une ville-champignon accidentelle. Elle suscite de nouvelles relations économiques et sociales au moment où le port, qui n'était pas très important dans la ville ottomane, devient central. Voilà que Beyrouth s'impose comme le débouché naturel de Damas face à des rivales pourtant mieux préparées (Tripoli par exemple). La route ouverte entre 1858 et 1863 en témoigne. Le rôle actif des Maronites, premiers intermédiaires entre Européens et Syriens musulmans (mais pas seuls, comme le montre l'auteur), explique comment le refuge a pu devenir centre économique autonome.

C'est donc par la mise en évidence d'un lien organique à l'hinterland que Leila Fawaz explique la profondeur des mutations de Beyrouth et la mise en place d'une société qui survivra à l'ère de la stricte colonisation européenne. Les données statistiques, et surtout leur traitement adéquat, permettent de chiffrer les mutations et d'en montrer la profondeur. Or ces données n'étaient pas faciles à apporter. Si les chiffres dont dispose le chercheur travaillant sur le XIXe s. sont incomparablement plus nombreux que ceux portant sur les périodes antérieures, il faut encore parvenir à les analyser correctement, à voir, par exemple, qui est « protégé » et qui est vraiment « étranger ». Ce qui n'est pas un simple détail, puisque toute l'argumentation est bâtie sur de telles nuances.

BCAI 3 (1986) L. Tarazi Fawaz: Merchants and migrants in nineteenth century Beirut, recensé par R. Ilbert
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Il est vrai que, sur ce point, il faudra attendre quelques années pour voir si toutes les conclusions de Leila Fawaz sont fondées. En plaidant pour l'originalité du cas de Beyrouth, l'auteur ne paraît pas toujours convaincante. Les travaux en cours sur Galata et Alexandrie permettront sans doute de replacer cette ville dans un milieu mieux défini. Car le rôle des étrangers n'est pas aussi écrasant à Alexandrie que ce qui en est dit. Là aussi, les minorités locales, devenues majorité, ont joué un rôle central et la ville-port n'a pas été coupée de son arrière-pays. Là aussi, les relations intercommunautaires se signalent par des alternances de tensions et de contacts ou encore par la mise en place de réseaux étroits de relations entre groupes dominants. Une lecture plus topographique de la ville aurait d'ailleurs permis à l'étude d'être plus démonstrative et plus facile à comparer. On aurait sans doute pu lire dans la ville et ses quartiers toute une part de ce qui n'est montré qu'en s'appuyant sur des témoignages. En ce sens l'ouvrage manque de cartes et d'une analyse spatiale véritable. Il manque aussi une bibliographie générale — renvoyée dans les notes de chapitres, ce qui est peu pratique.

Cette absence, compensée, il est vrai, par une présentation très complète des sources directes, est d'autant plus ressentie que *Merchants and Migrants* est un des premiers livres à nous présenter de façon synthétique les grandes villes-ports de la Méditerranée orientale au XIXe s. Le premier surtout à dépasser le cadre idéologique trop restreint de l'approche par les impérialismes en insistant sur les complexités sociales et sur la fonction des élites locales. Le problème des réseaux et de la segmentarité est abordé de front et, en attendant d'autres études sur d'autres ports, il est un des premiers livres à nous livrer une image profonde de ce que fut sans doute la Méditerranée « ouverte », à l'aube de notre siècle. Avant que les déséquilibres inhérents à de telles formations sociales ne les fassent basculer dans la guerre.

Robert ILBERT
(Université de Provence)

Groupe de Recherches et d'Etudes sur le Proche-Orient (GREPO), *L'Egypte au XIXe siècle.* Actes du Colloque International n° 594 organisé par le CNRS à Aix-en-Provence, du 4 au 7 juin 1979, sous la direction de R. Mantran. Paris, Editions du CNRS, 1982. 16 × 24 cm., 336 p.

Passionnante et significative, l'histoire de l'Egypte au XIXe siècle offre, avec le spectacle de ses transformations — ouvertures autant que résistances —, les principaux paradigmes du modernisme dévolu à un vieux pays. La *Naḥḍa* (Renaissance) n'est qu'une vague appellation de cette période complexe. Arrachée alors à son long moyen-âge — par l'irruption de Bonaparte et la rigueur de Muḥammad ʿAli — puis livrée, sous le pouvoir de khédives falots, aux remous de la révolution industrielle, l'Egypte pose les problèmes des traditions locales face à l'organisation nouvelle de l'Etat, de l'économie, des relations humaines. A la genèse de ces transformations revient ici le GREPO, après avoir brossé, dans un premier ouvrage qui a eu une large audience, le portrait de *l'Egypte d'aujourd'hui* (Editions du CNRS, 1977). Ce second recueil contient les 21 communications présentées au Colloque d'Aix-en-Provence en juin 1979. S'y profile, en effet,

BCAI 3 (1986) L. Tarazi Fawaz: Merchants and migrants in nineteenth century Beirut, recensé par R. Ilbert
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net